## L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Bureaux 72 rue de Chartres

*NOUVELLE-ORLEANS:*

DIMANCHE MARS, 1868.

# FEUILLETON.

LES

# INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

PREMIÈRE PARTIE.

LES COMPAGNONS DE LA LUNE.

XXXVI.

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE (Suite). — DÉBUTS DE TIRECHMARK DANS LA BANQUE.

(Suite.)

On entendit le bruit de la porte donnant sur le palier, qui se referma.

La femme de chambre parut. Elle tenait la petite Claire par la main.

Elle était émue, elle balbutiait :

— Madame, il y a là des personnes qui demandent monsieur...

M. Bergeret allait sortir.

Sa femme le retint.

— C'est bien.... dit-elle à la domestique.... laissez-nous.... et priez ces personnes d'attendre quelques instants....

— Mais....

— Sortez !.... Claire, reste ici.

La femme de chambre obéit. L'enfant resta.

Louise se précipita vers la porte du fond par laquelle sa femme de chambre venait de se retirer, et elle poussa le verrou.

La petite Claire regardait sans comprendre la grandeur de l'infortune qui s'appesantissait sur sa famille.

Cependant, elle ne perdit pas un détail de cette triste scène.

Tandis que sa mère poussait le verrou, elle courait à son père, immobile, et comme frappé de la foudre.

Les baisers de sa fille le tirèrent de son accablement.

Il vit ce qui occupait sa femme.

— Louise, que fais-tu là ? s'écria-t-il.

Elle lui répondit tout bas :

— N'as-tu pas entendu ?

— Quoi ?

— Ils sont là !

— Ne devaient-ils pas venir ? répliqua M. Bergeret douloureusement.

— Oui.... mais ta....

— Ma Louise ! mon ange adoré, mon plus grand tourment, à cette heure suprême, est de te voir près de moi.

— Tais-toi ! Je ne donnerais pas ma place, près de toi, pour une éternité.... Bergeret, il faut partir, partir tous deux !

— Impossible ! fit l'homme. Il faut user de ruse pour que je ne tombe pas entre leurs mains !

— Parle !

— Ecoute ! Je vais vous partir de chambre....

— Après !

— Dès que j'y serai, tu ouvriras aux agents de ce misérable Jacob Kirschmark....

— Leur ouvrir !....

— Oui !

Elle allait répondre que mieux valait laisser enfoncer la porte, qu'elle se briserait plutôt que de leur permettre d'arriver jusqu'à lui ; mais on frappa, et une voix forte et lente prononça distinctement ces mots irréfutables :

— Ouvrez ! au nom de la loi !

M. Bergeret fit un signe.

Louise comprit.

Elle se dirigea vers le fond du salon et répondit :

— J'ouvre, messieurs, j'ouvre.

Ses jambes ne la soutenaient plus.

Elle s'assit en murmurant :

— J'ai peur !

Les émotions successives par lesquelles passait en pauvre tête réagissaient sur ce cœur si fort, si dévoué.

Pendant ce mouvement, le père saisissait sa fille et l'embrassait convulsivement.

L'enfant ne disait rien.

Le refroidissement son père d'un air grave, qui témoignait de la précocité de son intelligence.

Louise s'aperçevant du désespoir muet de son mari, se releva et revint sur ses pas.

— Bergeret, lui dit-elle, pourquoi veux-tu que j'ouvre cette porte ?

— Ces gens veulent m'arrêter, tu le sais.

— Eh bien !

— Retiens-les quelques instants. Attire-les ici.

— Et pendant ce temps-là ?

— Tu ne comprends pas. Je descende par la fenêtre de ma chambre, qui se trouve à quelques pieds du sol.

— Si cela se pouvait !....

— Cela se pourra, et je serai sauvé !

— Sauvé !.... va....

Et elle le poussait d'une main.

Elle sondait alle le visage de l'autre :

— Ah ! fit-elle avec un désespoir croissant, mais je m'en souviens.... tout à l'heure tu refusais de fuir.

— Tout à l'heure !

— Oui.... ne dis pas non.... J'en suis sûre....

— J'ai changé d'idée !

— Tu me le jures !

— Louise, ouvre cette porte, lui dit son mari avec autorité.

— Bergeret, tu me trompes ! répondit-elle, avec des accents qui eussent déchiré le cœur d'un homme moins résolu.

— Ouvre cette porte, je t'en prie.

La lumière se faisait dans le cerveau de la malheureuse.

— Bergeret, tu mens !

Il serait de toute l'influence qu'il pouvait avoir sur cette créature qui n'avait jamais vécu que par lui et pour lui, il ajouta :

— Louise, ouvrez cette porte, je vous l'ordonne !

Louise, courbée sous cette volonté respectée, tentit toute résistance se fondre.

Elle se dirigea vers la porte fatale.

Bergeret passa rapidement dans la chambre. L'enfant regardait, immobile.

Le même vide répété du dehors :

— De par la loi et justice, ouvrez !

Louise allait obéir à l'ordre de son mari, aux injonctions de cette voix redoutable, quand la petite Claire qui se trouvait près de la table sur laquel Bergeret avait laissé sa lettre toute ouverte, l'aperçut.

Elle prit la lettre et la porta à sa mère.

Parcourir cette lettre d'un rapide coup d'œil, pousser un cri désespéré et se précipiter vers la chambre de son mari, fut pour elle l'affaire d'une seconde.

Un coup de feu retentit au moment où elle y mettait le pied.

Puis, plus rien !

Pas de cris, pas de pleurs !

Le silence du cimetière.

Le mort de l'homme, l'évanouissement de la femme, firent succéder un calme profond aux orages, à la tourmente de la scène que nous venons de décrire.

Au bruit du coup de pistolet, après une trêve assez sommaire, les gardes du commerce attiquèrent la porte du fond.

Le enfant, épouvanté, pâle, hors d'haleine, avait cherchant à voir et à savoir, se tenait la entre les deux portes sans oser entrer dans la chambre de son père, sans vouloir ouvrir aux gens qui faisaient plaisir en mort !

La porte du salon tombe.

Les recors, qui venaient de l'enfoncer, pénétrent dans cet intérieur qui, rayonnant de vie et de bonheur la veille encore, tendait aujourd'hui la misère et la mort.

La petite Claire les considérait, tout effarée.

Le cœur Charles Bergeret était trop fort, mon enfant ! demanda l'agent en chef, en adoucissant de son mieux sa voix rogommeuse

— Papa ? Vous voulez voir papa ?—Il est là, chez maman.

Et elle montrait la chambre mortuaire.

Il y eut une seconde d'hésitation chez ces hommes, qui pourtant n'ont guère l'âme bien tendre.

Ils avaient d'abord cru à une comédie, à une ruse de délitant aux abois.

La force dégénérait en drame sanglant.

L'agent en chef entra dans la chambre de M. Bergeret.

Les autres agens suivirent.

Au spectacle qui frappe leurs yeux, ils se découvrent tous.

Le père, l'homme, le commerçant, le mari, était étendu sur le sol, long, mort, d'un coup de pistolet en plein cœur.

La femme, la mère gisait sans connaissance, le visage baigné dans le sang qui coulait de la blessure de son mari.

Profitant du silence de tous ces hommes qui semaient le verbe si haut peu d'instans auparavant, Claire s'était glissée jusqu'à sa mère, et l'appelait de toutes ses forces :

— Maman ! maman ! réveille-toi ! criait-elle.

Et elle s'agenouillait à ses côtés, et elle lui baisait les mains.

Le commissaire de police constata la mort de M. Bergeret.

Puis, grâce aux soins donnés à sa femme on parvint à lui faire reprendre connaissance.

Mais son premier regard que, dans un reste d'égarement, elle dirigea vers son époux le trouble, tomba sur la tête inquiète et curieuse de Kirschmark

L'infâme sourire, le libertin rancunier, avait calculé le temps qu'il fallait à ses agens pour exécuter ses ordres, et il voulait savourer le plaisir de sa basse vengeance ; il venait faire prendre à Bergeret propre blessé un bain de larmes et de sanglots.

Ce fut au bain de sang qu'il trouva préparé.

Et comme stupéfait par ce spectacle inattendu, inexplicable, il demeurait debout au seuil de cette demeure, faite veuve et orpheline par lui, au cri d'horreur vint lui déchirer les entrailles.

C'était la femme de sa victime qui venait de le pousser.

Il voulut en aller.

Les jambes lui manquèrent.

Puis, sur force magnétique le retenait là, haletant, égaré, voulant voir jusqu'au bout.

Il vit Mme Bergeret se lever sans secours, prendre son enfant par la main, le traîner jusqu'à lui, étendre le bras vers lui et s'écrier :

—Claire, mon enfant, tu vois cet homme....

L'enfant répondit :

— Oui.

La mère continua :

—Regarde-le ! regarde le bien.... et souvenez-vous toujours. C'est l'assassin de ton père !

Ce fut tout.

Le gendemain, la veuve de Charles Bergeret était folle, et sa fille mendiait pour lui avoir du pain

Le manuscrit s'arrêtait là.

XXXVII.

LA PISTE DE M. JULES.

En dehors de ce qu'il appelait les *affaires*, M. Jules avait la prétention de vivre comme tout le monde.

Méticuleux, taciturne et méthodique comme un vieil employé du ministère qui voit poindre l'aurore bénie de sa retraite, il servait d'horloge à tous ses pauvres voisins.

Rien comme hiver, au premier coup de sept heures, il mettait ses pieds pantoufles dans son tiroir, et, le dernier, il était assis devant sa table-bureau, et se précipitait dans son large fauteuil recouvert en cuir.

L'après midi, à quatre heures précises dans la semaine, à deux le dimanche, il se levait, quittait son cabinet, et, traversant M. Fleuroux, son secrétaire, se débouchiller avec les toilettes d'araignées et les criailleries de ses clients ou de ses agens, faisait de son ordinaire.

Ensuite, majestueusement, dans la plénitude de ses facultés et de son importance, à pied, par le beau temps ou par la pluie, il regagnait son boulevard.

Le boulevard du Temple, avec son grouge de théâtres, avec ses arbres, ses bancs, ses marchands de poumons, d'orange et de sarce rouge, était le boulevard de l'honnête M. Jules.

Son appartement était situé au deuxième étage, dans une maison de bonne belle apparence, à deux pas du Petit-Lazary.

Rentré chez lui, il parcourait quelques lettres qui avait apportées le remettait, il faisait un peu de toilette, et descendait prendre un rafraîchissement au café Turc.

Cette récréation durait de quatre heures et demie à six heures.

C'était une belle et bonne partie de dominos avec trois vieux rentiers, toujours les mêmes, qui ignoraient à quel formidable partenaire ils avaient à faire.

A six heures, il dînait.... quand il dînait.

Un de ces agens recommandé l'avoir vu rester cinq nuits-six heures sur place, sans manger ni dormir, pour ne pas perdre une piste qui il devait tenir.

La piste était faite.

Il mettra chez lui, mangea pour trois jours, dormit quatre heures et recommença le lendemain.

Cette fois là avec succès.

Après dîner, il rentrait dans sa peau d'*agent de police*, exprimant énergique affectionnée par lui—et alors Dieu seit quelles choses vraies ou mauvaises, mais toujours ténébreuses, il accomplissait !

Or, le dimanche gras, à deux heures sonnantes, M. Jules quitta son fauteuil-cuirbe, ferma secrétaire, armoires cartonniers, et, traversant le couloir secret dont lui seul avait la clef, il se trouva dans la rue des Noyers.

Comme de coutume, il gagna le boulevard du temple et rentra chez lui.

Comme de coutume aussi, il changea de vêtemens et redescendit peu d'instans après.

Seulement, ce jour là, le double aix et le double-blanc n'eurent pas sur lui l'influence et l'attrait nécessaires pour lui faire traverser la chaussée dans la direction du café Turc, où ses jeneurs ordinaires l'attendirent vainement.

Il tourna à droite, et suivit le boulevard du temple, en diffigeant vers la porte Saint-Martin.

La fumée de son cigare voltigeait autour de lui, prenant les formes les plus fantaisistes.

Sa canne, vrai rotin de bâtonnière, décrivait des huit et des roses d'une vitesse fantastique dans les airs.

Sa lèvre, tout en s'humectant de l'arome humide de son cigare, chantonnait une chanson quelconque.

M. Jules, aux yeux de chacun, n'était pas autre chose qu'un brave employé, heureux de *faire son dimanche*.

Il badadait, il flânait à ravir.

Tout était innocent dans sa personne, sauf son diable d'œil, qui ne pouvait s'empêcher, quoi qu'il en eût, de tourner à droite, à gauche, devant, derrière, et de regarder de temps à autre tout à l'entour de lui.

A la hauteur du café *Hunnelain*, au coin de la rue du Faubourg-du Temple, l'ex chef de la police de sûreté se sentit suivi.

Il ne se donna même pas la peine de marcher vite, il ne prit pas, soit plus lentement, de rebroussier chemin ou de changer de trottoir. Il entra dans une des nombreuses maisons du boulevard Saint Martin qui toutes ont deux issues, l'une sur le boulevard même, l'autre dans la rue de Bondy.

Non pas.

Arrivé devant le théâtre de l'Ambigu-Comique, il s'arrêta, bien à son aise, tout naïfrelin, pour lire l'affiche du spectacle du jour.

On s'arrêta aussi.

M. Jules n'était pas homme à se laisser intimider ou surprendre.

Doué d'une force corporelle peu commune et d'une bravoure à toute épreuve, il ne s'étonnait de rien.

Rien ne l'effrayait.

Aussi son parti fut il vite pris.

Faisant demi-tour à droite avec la plus magistrale lenteur, il se trouva face à face avec la personne qui semblait s'être donné la tâche de s'attacher à ses pas.

Cette personne était celle d'un ouvrier assez proprement endimanché.

Au mouvement de l'agent de police, qui était pourtant assez significatif, l'ouvrier ne broncha pas.

—Monsieur, dit le premier en étant poliment son chapeau, regarde l'affiche de ce soir, pour savoir à quelle heure commence le spectacle ?

—Moi ? répondit le second.

—Monsieur a t-il vu la *Chouris des Gentis* ?

—Pas encore.

—C'est un drame superbe, monsieur.

—Ah !

—Oui, et pour peu que monsieur le désire, nous irons le voir ensemble ce soir, monsieur ayant l'air de vouloir passer la soirée avec moi.

—Merci bien, monsieur Jules, fit l'ouvrier en riant, mais je n'ai pas le cœur au théâtre pour le quart d'heure.

—Hein ? fit de son côté l'agent, en entendant prononcer son nom. Tu me connais, l'ami ?

—Fant croire, répartit l'autre en s'inclinant humblement devant lui. Qui est-ce qui ne connaît pas le soleil !

—La Mitaine était grosse comme un potiron et vieille comme Mathusalem, mais quelle est la dattarie à laquelle on ne se laisse pas prendre ?

Notre héros ne cherche même pas à résister. Il se sentit même tellement désarmé par l'humilité sublimatrice de cette comparaison exagérée, qu'il renonça à continuer la plaisanterie avec son espion.

—Ah ! tu me connais ! répéta-t-il, et depuis quand !

—Depuis bien longtemps, monsieur Jules.

—Ton nom ?

—Filoche, pour vous servir.

—Filoche ?

—Lui-même.

—Filoche ! continua l'ex-agent avec un vif mouvement de satisfaction, un de nos vieux, un de mes bons !

—Oui, monsieur Jules, et je vous avouerai même que j'n'humilie crânement de ne pas avoir été reconnu par vous.

—Il ne faut pas l'en chagriner, ma vieille, j'étais un peu distrait et tu es un peu changé : voilà quelque dix ans que je t'ai perdu de vue.

—A peu près.

—Tu t'es fait une tête d'honnête homme.

—Je suis l'homme de ma tête, répondit Filoche en soulevant fièrement le regard écrutateur de son ancien chef.

—Tant mieux, mon garçon, tant mieux. Seulement, il ne faut pas l'étonner qu'on se donne le temps de la réflexion en le *relançant* à nouveau. Que faisais-tu à présent ?

—Je débarde.

—Ah !

—Et j'évite les trains de bois.

—Filoche métier ! mon gars, pour un homme intelligent comme toi, ti M. Jules avec une mine expressive.

—Filoche métier, possible ! mais il faut manger, et ce métier-là me nourrit tout de même.

—Alors tu ne te plains pas ?

—A quoi qu'on me servirait-il ?

C'est juste. Je n'ai plus rien à te dire. Viens me revoir un de ces matins, nous recauserons

—Adieu, mon garçon.

Et M. Jules, pensant que Filoche ne l'avait suivi et arrêté que pour opérer cette touchante reconnaissance, lui fit un geste de la main, et se prépara à reprendre ses mieux.

(*A continuer*)


GRAINES DE JARDINAGE

Graines de jardinage de Landreth —Médaille de 1867—El Hafnerz maintenant en choix complet de graines de la fameuse graine d'herbe et graines de riz, rue de l'établissement de D. Landreth & Son, à Philadelphie.

Un choix de graines de fleurs.

Les marchands de la campagne peuvent se pourvoir d'autant dans une des nombreuses maisons du boulevard Saint Martin qui toutes ont deux issues, l'une sur le boulevard même, l'autre dans la rue de Bondy.

Non pas.

Arrivé devant le théâtre de l'Ambigu-Comique, il s'arrêta, bien à son aise, tout naïfrelin, pour lire l'affiche du spectacle du jour.

On s'arrêta aussi.

M. Jules n'était pas homme à se laisser intimider ou surprendre.

Doué d'une force corporelle peu commune et d'une bravoure à toute épreuve, il ne s'étonnait de rien.

Rien ne l'effrayait.

Aussi son parti fut il vite pris.

Faisant demi-tour à droite avec la plus magistrale lenteur, il se trouva face à face avec la personne qui semblait s'être donné la tâche de s'attacher à ses pas.

Cette personne était celle d'un ouvrier assez proprement endimanché.

Au mouvement de l'agent de police, qui était pourtant assez significatif, l'ouvrier ne broncha pas.

—Monsieur, dit le premier en étant poliment son chapeau, regarde l'affiche de ce soir, pour savoir à quelle heure commence le spectacle ?

—Moi ? répondit le second.

—Monsieur a t-il vu la *Chouris des Gentis* ?

—Pas encore.

—C'est un drame superbe, monsieur.

—Ah !

—Oui, et pour peu que monsieur le désire, nous irons le voir ensemble ce soir, monsieur ayant l'air de vouloir passer la soirée avec moi.

—Merci bien, monsieur Jules, fit l'ouvrier en riant, mais je n'ai pas le cœur au théâtre pour le quart d'heure.

—Hein ? fit de son côté l'agent, en entendant prononcer son nom. Tu me connais, l'ami ?

—Fant croire, répartit l'autre en s'inclinant humblement devant lui. Qui est-ce qui ne connaît pas le soleil !

—La Mitaine était grosse comme un potiron et vieille comme Mathusalem, mais quelle est la dattarie à laquelle on ne se laisse pas prendre ?

Notre héros ne cherche même pas à résister. Il se sentit même tellement désarmé par l'humilité sublimatrice de cette comparaison exagérée, qu'il renonça à continuer la plaisanterie avec son espion.

—Ah ! tu me connais ! répéta-t-il, et depuis quand !

—Depuis bien longtemps, monsieur Jules.

—Ton nom ?

—Filoche, pour vous servir.

—Filoche ?

—Lui-même.

—Filoche ! continua l'ex-agent avec un vif mouvement de satisfaction, un de nos vieux, un de mes bons !

—Oui, monsieur Jules, et je vous avouerai même que j'n'humilie crânement de ne pas avoir été reconnu par vous.

—Il ne faut pas l'en chagriner, ma vieille, j'étais un peu distrait et tu es un peu changé : voilà quelque dix ans que je t'ai perdu de vue.

—A peu près.

—Tu t'es fait une tête d'honnête homme.

—Je suis l'homme de ma tête, répondit Filoche en soulevant fièrement le regard écrutateur de son ancien chef.

—Tant mieux, mon garçon, tant mieux. Seulement, il ne faut pas l'étonner qu'on se donne le temps de la réflexion en le *relançant* à nouveau. Que faisais-tu à présent ?

—Je débarde.

—Ah !

—Et j'évite les trains de bois.

—Filoche métier ! mon gars, pour un homme intelligent comme toi, ti M. Jules avec une mine expressive.

—Filoche métier, possible ! mais il faut manger, et ce métier-là me nourrit tout de même.

—Alors tu ne te plains pas ?

—A quoi qu'on me servirait-il ?

C'est juste. Je n'ai plus rien à te dire. Viens me revoir un de ces matins, nous recauserons

—Adieu, mon garçon.

Et M. Jules, pensant que Filoche ne l'avait suivi et arrêté que pour opérer cette touchante reconnaissance, lui fit un geste de la main, et se prépara à reprendre ses mieux.

(*A continuer*)


## SPECTACLES.

### Théâtre de l'Opéra.

PAUL ALHAIRE et EDOUARD CARABRES.....Directeurs.

Dimanche 15 mars 1868.
Bénéfice de M. GOUJON.
Sous la Représentation de
LA GRANDE DUCHESSE DE GEROLSTEIN.
Opéra-bouffe en 3 actes d'Offenbach.
Avec la Représentation de
LA MARÉE DU MARDI-GRAS.
Vaudeville en 3 actes.
On commencera à 7 heures très précises.

LUNDI 16 Mars 1868.
La Muette de Portici.
Grand opéra en 5 actes d'Auber.
La Marée du Mardi-Gras.
Vaudeville en 3 actes.

MARDI, 17 MARS 1868.
La Dame Blanche.

MERCREDI, 18 Mars 1868.
Bénéfice de M. Picot.
GUILLAUME TELL,
On commencera à 7 heures et quart.

### THEATRE DE L'OPERA.

Grand Bal Paré et Masqué,

JEUDI 19 MARS 1868.

Prix d'entrée pour un cavalier.....10 f.
Les portes seront ouvertes 2 minutes après le spectacle. 15 mars

### ACADEMIE DE MUSIQUE.

RUE ST. CHARLES.

SPALDING & BIDWELL, Propriétaires et Directeurs.

LUNDI SOIR, 16 mars 1868.
Tous les soirs et les samedis, à midi,
Tous les dimanches.
Grand Concert sacré,
SOUS LA DIRECTION DE M. G. COLLIGNON,
Dans et pour l'Institution de St-Vincent de Paul,
Troisième District.

JEUDI, 19 mars, Fête de St. Joseph.

PROGRAMME.
Veni Creator (hymne russe).
Solo, Quatuor et Chœur.
Instruction en anglais.
CONCERT.
No 1. Premier verset du Stabat Mater — Rossini.
Grand Chœur et Soli.
No 2. Propercalli, air de bravoure d'Ernani. — Mr. A. C.
No 3. Motet, trio—Haydn.
Mme L. M. C. Mr. J. M. et A. C.
No 4. Ave Maria, Solo Tenor — Flotow. — Mr. J. M.
No 5. Infirmantus, air et chœur — Rossini.
Mme L. M.
Instruction en Français.
BÉNÉDICTION.
O Salutaris — Verdi.
Mme L. M. C — MM. J. M., et A. C.
Ave Maria, solo — Mercadante. — Mr. L. M. C.
Tantum Ergo—Rossini.
Le Concert commencera à 7 heures du soir.
Prix d'entrée, une piastre. 15mars

REOUVERTURE DU
Musée Crescent City.
DIX MILLE CURIOSITÉS.

Etablie à la Nouvelle-Orléans, depuis 17 ans, 93, rue de Conti.

Grand assortiment de COSTUMES, MASQUES ET DOMINOS. Nouveautés récentes de Paris, confections avec les plus belles étoffes et les plus grandes soies.

PRIX MODÉRÉS.

Mme Groux, 93, rue de Conti, 1er magasin vacant par la rue Dauphine.
ALEXANDER HAY. WILLIAM MEHLE
HAY & MEHLE,
NÉGOCIANTS COMMISSIONNAIRES.
A CHETENT, vendent et expédient la laine, la peau, le cuir, la cire, le suif et les articles à tanner.
Rue du Commerce, 62 (44)
15janv—3m Nlle-Orléans

A LOUER :
ÉCURIE, REMISE et GRANDE COUR, propres et vastes, 70 pieds de profondeur, Rue Bourbon, 264, Nouvelle-Orléans. Bureau, rue Bourbon, 264, entre Dumaine et St. Philippe.
A LOUER.
La grande maison en briques, ayant huit (8) belles chambres et verandah No 229 de la rue Royale. Un bon locataire peut y louer à un prix modéré. S'adresser à l'un des magasins de Mr Hanfer, rue Royale, No 229, coin St. Philippe, ou No 161 de la rue du Canal.
Belle propriété à vendre ou à louer
Rue St. Philippe No. 308.
Une belle maison de résidence à étage, bâtie dans le goût moderne, avec toutes les commodités nécessaires en marbre blanc, ayant au rez-de-chaussée un double salon avec arche, salle à manger, vestibule, quatre chambres à l'étage supérieur, verandah et balcon sur la rue et sur la cour, cuisine à étage contenant huit chambres, cour, carrosse, cuve, etc.
La dite propriété sera vendue à l'amiable ou bien louée pour le prix de $70 par mois. S'adresser au Bureau de l'Abeille.
WASHINGTON EXCHANGE,
RUE ST. CHARLES, No 19,
Nouvelle-Orléans,
entre les rues Commune et Canal.
D. M. STELLA,
Propriétaire.
HARENGS DE HOLLANDE,
Reçus directement par le navire ISLAND HOME.
SAVON DE A. BILLAUD.
ABSINTHE ET VERMOUTH EN CAISSES.
A vendre par S. HESSE.
Nos 3 rue Tchoupitoulas.
D. E. SCRUGGS, FRANK A. BARTLETT.
SCRUGGS & BARTLETT,
ENCANTEURS,
No 4 rue Tchoupitoulas, et No 4 rue Nouvelle-Levée.
Avances faites sur consignats. 23janv—1an
R. C. BARROW,
AGENCE DE PROPRIÉTÉS FONCIÈRES
Agence Générale. Bureau.
15.....Rue Carondelet.....15
Se charge de l'achat, de la vente et du louage de propriétés de toute nature, et de l'encaissement des loyers, &c. 23 janv—3m
BUSH & GOODE, Avocats,
LOUIS BUSH, associé résident, bureau, rue de Conti, No 51, ou désirer des inquiétudes de J. A. Grosham, Nouvelle-Orléans. Ils exercent leur profession à la Nouvelle-Orléans, dans les paroisses Jefferson, Lafourche, Terrebonne, Ste-Marie, St-Martin et Plaidant à la Cour Suprême. Les personnes de la Nlle-Orléans qui ont des réclamations dans les susdites paroisses, n'ont qu'à s'adresser directement au No 52 de la rue du Camp. 9janv—3m
PERUVIAN BARK BITTERS.
(Bitters de Quinquina du Pérou.)
CÉLÈBRE TONIQUE ET ALTÉRANT
Amer tonique et altérant pour les fièvres en frisson.
PRÉPARÉ A LA NOUVELLE-ORLEANS d'après la RECETTE DU MÉDECIN PERUVIEN, et d'après la science reconnue, composé de la meilleure ÉCORCE QUINQUINA GRIS DU PEROU choisie spécialement à cet effet.
Les PERUVIAN BITTERS sont le PERUVIAN BARK BITTERS comme on prévoit de S. Sévère sans purgatif, sans excès, altérant et tonique, convenant particulièrement à ceux qui ont été affaiblis par DU SANG et autres FLUIDES, ou STIMULAN ALCOOLIQUE.
CES AMER guérit de la DISPEPSIE, de l'INDIGESTION de la FIÈVRE INTERMITTENTE, de la DIARRHÉE CHRONIQUE, de la FIÈVRE INTERMITTENTE, de la COLIQUE, de la DYSSENTERIE, de la MALADIES provenant du FOIE, de la DIARRHÉE, des INTEFINS et de toutes les AFFECTIONS FÉBRIQUES.
DR. M. FEEL, & Co.,
seule propriétaires et fabricants
Nlle-Orléans (Le), 144, rue de Chartres.
Gén. R. COX & Son, rue de la Commune, No 29. (Agents pour la vente en gros).
A VENDRE PAR TOUS LES DROGUISTES ET MARCHANDS. 26 mars—1an
TRAITEMENT
DES MALADIES SECRÈTES
ET
DE LA PEAU.
Syphilis, Gonorrhée, Ulcérations, Exanthèmes, Dartres, Eczéma, Boutons, Acorbut, etc., etc.
E. GAUDOZ,
Pharmacien de l'Université de Paris
Ecc. Gentl et Bourgeoise.
23 sept
Bois de choix pour comptoirs, etc
DIX MILLE pieds de noyer noir, large et de chêne sont maintenant à vendre à des prix raisonnables pour clôture une consignation. Vendre également, un fort lit de pin jaune pour planchers et plafonds.
ALEX. MCCONNELL,
Rue Carondelet No 184.
Bois, Charbon, Sable, &c.
J. C. KATHMAN,
(*Fabrique de Toute des Tropiques*),
Marchand de Charbon, Charbon de Bois, Cèdre, Pelle de Bois et Bois à Chauffage.
RUE BIENVILLE, No. 224.
Coin Myrtle, Nlle-Orléans.
LES ordres laissés au bureau ci-dessus ou plus haut et dans la Boîte 55 du Mechanics' Exchange, seront remplis sous délai. 4déc—3m
SOIS DE CONSTRUCTION.
GEORGE MERZ
Moulin à raboter et manufacture de bois de construction.
Au coin des rues Toulouse et Robertson, Vieux Bassin.
DU Bois préparé et brut, des chassis des jalousies, des portes et toute espèce de materiaux de construction sont offerts au comptant.
Les ordres d'expédition sont l'objet d'une attention particulière.
TRAITEMENT SPÉCIAL ET GARANTI DES MALADIES CHRONIQUES. Le Docteur A. DE MASNEY se trouve à Norfolk, des maladies anciennes, telles que : maladies secrètes (fleurs blanches, gonorrhées, etc.), Rhumatisme, Goutte, Dyspepsie, Chlorose, Maladies de Foie et de Reins, Maladies de la Peau, Dartres, Eczéma, Scrofule, etc. Consultations gratuites, qu'elle soit, est gérée tous les jours, de midi à 1 heure. Residence, rue Bourbon, 1 1/2 heure, de midi à 1 heure. 14janv—1an
L. CRESSON,
ENTRE,
193 et 195 rue Bourbon, près l'Opéra,
Tient un magasin de PAPIER PEINT pour tentures et décoration, assortiment d'ARTICLES DE PIETE, images, plumpudding, gravures, tableaux, &c. &c. Il se charge de la pose des papiers ainsi que des ENCAUSTIQUES, des travaux de peinture, de dorure, &c. 9nov—1an
FONDERIE DE LEEDS
[ETABLIE EN 1825.]
Au coin des rues Delord et Foucher.
NOUS annonçons à nos amis et au public que nous sommes prêts, comme par le passé, à faire des MACHINES A VAPEUR, des Scutilleries, des Moulins à sucre, des Chaudières à sucre, des Machines à chaudières, des Moulins à scie, des Presses à coton, des Moulins à Newell, des Bouvier à fourneaux, des Grils, à exécuter toutes sortes de travaux de chaudrons, de tuyaux à vapeur et toute espèce de Machines pour le Sucre.
LEEDS & Co.